Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 95 (1966)

Heft: 3

Buchbesprechung: André Malraux ou Les visages de l'angoisse

Autor: Bavaud, Michel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

André Malraux ou Les visages de l'angoisse

Chaque génération eut ses maîtres à penser, celle de 1910 eut Barrès; celle de 1920, Gide; celle de 1930, Malraux, celle de 1940, Saint-Exupéry; les Camus, les Sartre ont aussi trouvé des lecteurs passionnés qui croyaient inventer le monde en les découvrant. Mais l'éclipse suit, une vague chasse l'autre, et le grand homme retombe, au moins momentanément, dans les classifications sages (et très provisoires) d'une histoire littéraire en gestation.

Malraux pourtant conserve une très large audience. Cet homme nerveux, tourmenté, courtois, secret, presque hautain, exerce une réelle séduction et à l'époque de la télévision, cet aspect de la présence d'un auteur n'est pas négligeable. Son œuvre révèle la grande culture (on hésite à employer encore ces mots si galvaudés) d'un chercheur à la curiosité intelligente.

Certes le style de Malraux est parfois déconcertant, mais le frémissement d'une passion partagée n'est-il pas préférable à une dissertation bien proportionnée?

*

La fiction dénonciatrice [1]

Bien sûr, c'est après avoir lu les romans que l'on ose décider des significations de ses premières œuvres bizarres: *Lunes en Papier* et *Royaume farfelu*. La royauté de la Mort dans un monde bouffon et dérisoire, où le fantastique des apparitions ne le cède en rien à la richesse d'inventions, est déjà l'angoissante question qu'il n'a jamais cessé de poser. La rencontre de Malraux avec la mort remonte à l'année de ses 14 ans, et de la la manière plus bouleversante pour un enfant: suicide de son père.

Ces premières œuvres essayent par l'extravagance (et il faut se référer entre autres à Jarry et son *Ubu-Roi* ou à certaines émissions télévisées du genre *Les Raisins Verts* de J.-C. Averty de l'ORTF) d'exorciser la réalité décevante. La fantaisie débridée, la logique de cauchemars de ces récits ne doivent pas être considérées comme gratuites. Rappelons pour mémoire que la veine de l'invention de mondes imaginaires est contante dans notre littérature, depuis les fatrasseries du moyen-âge, Rabelais, Cyrano de Bergerac, Perrault, Voltaire, jusqu'aux meilleurs auteurs de « science-fiction ».

Le cinéma, dont Malraux était passionné (et le resta), c'était à l'époque l'expressionnisme fondé spécialement sur le fantastique: *Caligari* de

[1] On veillera à ne pas durcir et systématiser cette division proposée par souci pédagogique.

l'Allemand Wiene, *Nosfératu* de Murnau, *Le docteur Mabuse* de Lang, *La charrette-fantôme* du Suédois Sjöström; ses amis, des peintres comme Ensor, des écrivains comme Max Jacob; son érudition, l'art extrême-oriental, africain, océanien; son travail, recherche pour l'éditeur Doyon d'œuvres rares et curieuses, tout l'orientait vers une certaine mise en cause du monde par l'onirisme, le burlesque. D'ailleurs son imagination se complaisait à ces essais de sarcasmes, nostalgie pudique d'une conviction qui pût l'aider à vivre.

Il refuse d'ailleurs de répudier sans dictinction le passé et – fait significatif – méprise les formes excessives du dadaïsme ou du lettrisme.

Le dépassement par l'action

Les grands romans: *Les Conquérants, La Voie Royale, La Condition Humaine, Le Temps du Mépris, L'Espoir, Les Noyers de l'Altenburg* l'apparentent à Saint-Exupéry et à Camus, avec à la fois cette différence d'une obsession plus grande de la mort et d'une fraternité plus vécue. Jamais, malgré les engagements violents, il n'accepte de caricaturer les autres, au contraire, il est prêt à admirer tout ce qu'il reconnaît d'humain chez l'ennemi. Si son option révolutionnaire en fait un homme délibérément de gauche, on doit apprécier une fois de plus cette lucidité, cette honnêteté qui l'empêche de sacrifier aux idoles sommaires, aux slogans simplificateurs des partis. Il est prêt à saluer le héros, à sympathiser à sa solitude dans quelque camp qu'il se trouve, de quelque credo qu'il se réclame.

Pourtant le désarroi naît de la difficulté à communiquer aux autres. C'est dans ce sens qu'il faut aussi comprendre certaines obsessions érotiques. C'est une voie possible de n'être plus seul, voie hélas illusoire.

Il est vrai que l'œuvre de Malraux procède d'une vision très pessimiste du monde – on a parlé de jansénisme matérialiste. Certaines scènes sont atroces: le lecteur n'y cherchera pas un goût morbide pour le tragique, mais une fidélité à l'horreur qu'a vécue l'auteur dans ses aventures asiatiques, espagnoles ou de la Résistance française.

L'art rédempteur

Puisque le monde réel ne peut être sauvé et que l'absurde y règne, il faut le recréer. Et dans le temple-musée, le prêtre-artiste de l'église-culture officie. Il invite les fidèles du dieu-beauté à la contemplation et à la communion. Les arts (y compris le septième: *L'Espoir* fut d'abord un film et il a écrit une *Esquisse de la psychologie du cinéma*) sont autant de sacrements qui permettent une communauté de pensées, une fraternelle unanimité.

Il faut seulement bien se rendre compte que cette religion est réservée

aux initiés et que seule une élite amoureuse de beauté peut en espérer l'état de grâce. Ce nouvel avatar de la divinité ne doit pas scandaliser le chrétien. Il est à sa manière une preuve de la recherche de l'absolu inscrite au plus vrai de chaque personne.

Mais on peut penser plutôt à une nouvelle fuite devant le monde et ses questions. Et Pascal l'appellerait un *divertissement* que l'homme recherche pour oublier *son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide* (Br. nº 131).

Il n'en reste pas moins que *La Psychologie de l'Art* et *Le Musée imaginaire de la Sculpture* méritent l'attention difficile qu'ils exigent et que, par eux, nous pouvons accéder à une source inépuisable de joies artistiques.

*

Une critique superficielle et malveillante pourrait accuser Malraux de palinodies: surréalisme extravagant, réalisme révolutionnaire, idéalisme esthétique. Cette même critique pourrait le juger habile à utiliser les événements et les goûts pour se créer un nom dans la littérature et dans le gouvernement. Elle pourrait aussi ironiser sur ce «bourlingueur» révolutionnaire, promu ministre rangé d'un régime autoritaire. Ce serait facile et bien injuste.

La passion artistique était déjà présente dans ses études et son premier voyage en Asie en 1923 fut décidé par l'attrait qu'exerçait sur lui l'art khmer et siamois. Attrait si puissant qu'il fit de la prison pour un «emprunt» de statuettes dans un sanctuaire de Banteaï-Srey. La nécessité de la révolte que Malraux ressentit devant un monde incompréhensible et injuste exige notre respect. Il a payé de sa personne. De même le côté farfelu se trouve dans les scènes où apparaît Clappique de *La Condition Humaine* et il ne serait pas difficile de déceler ce courant dans *Le Temps du Mépris, Les Noyers* ou même dans la *Métamorphose des Dieux*.

Au fond Malraux est resté lui-même et ses démons lui ont été fidèles. Il ne cesse de proclamer – et quelquefois en pontifiant – son angoisse et ses apaisements éphémères. Malraux serait-il notre dernier romantique?

Michel BAVAUD

Bibliographie: A la bonne bibliographie proposée à la page 8 des *Pages choisies* (Vaubourdolle), on nous permettra d'ajouter les études pénétrantes de Pierre-Henri Simon dans *L'Homme en procès* (La Baconnière 1950) et dans *Témoins de l'Homme* (Armand-Colin 1960). Pour ceux qui s'intéresseraient plus particulièrement à un aspect trop négligé de la formation de l'auteur, on se doit de signaler qu'André Vandegans a publié en 1964 chez J. J. Pauvert un gros volume très érudit: *La jeunesse littéraire de Malraux, essai sur l'inspiration farfelue.*

Le *André Malraux par lui-même* (Seuil 1953) de Gaëtan Picon bénéficie de 45 annotations marginales d'André Malraux.

Le classique *Larousse* puise tous ses morceaux choisis (contrairement au classique *Vaubourdolle*) dans un seul livre, le plus célèbre à cause du Prix Goncourt de 33, *La Condition humaine.*